Document generated on 06/04/2025 5:57 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

La mémoire du futur

Michael Cronin

Number 57, September–October–November 1994

Littérature irlandaise

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19623ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cronin, M. (1994). La mémoire du futur. *Nuit blanche*, (57), 42–44.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De Valera, leader de l'opposition républicaine, prononce un discours contre le traité de Londres de décembre 1921.

photo: Roger Viollet

Dublin pendant la guerre civile en 1922.

Hachette Photothèque

LA MÉMOIRE DU FUTUR

Sur une île, rien ne s'oublie, écrivait le voyageur et écrivain français Jean-Claude Guillebaud lors d'un séjour en Océanie. En apparence, l'Irlande pourrait mériter une légende similaire dans l'album des familles politico-culturelles. N'est-elle pas l'île tristement connue du monde entier pour un conflit, « la dernière des guerres de religion », une tuerie au ralenti qui dure trop pour intéresser encore les caméras étrangères avides d'horreur en clips ?

La forte médiatisation des événements, à leurs débuts en Irlande du Nord, a entraîné un double phénomène. Les commentateurs n'en ont donné que des explications simplistes, évoquant la haine meurtrière entre les catholiques et les protestants qui donnait un certain pittoresque historique à la situation. Ces explications avaient l'avantage d'enlever toute responsabilité aux gouvernements en faisant porter le conflit sur le compte de la fatalité («Ces Irlandais bagarreurs, toujours pareils »). Donc, rien sur la dimension économique du conflit, sur les pratiques discriminatoires, sur les réels problèmes d'appartenance ethnique ou nationale, ni sur la militarisation inouïe d'une société soi-disant normale. Et, deuxième aspect du discours médiatique sur la discorde en Ulster, l'ellipse de la République d'Irlande. Lorsque l'on parle de la République, c'est généralement par rapport aux événements dans le nord-est de l'île ou pour raconter les méfaits baroques d'un catholicisme à outrance. La complexité de l'évolution politique, économique, culturelle et religieuse de la République est complaisamment occultée. Un récent sondage révélait que plus de la moitié des jeunes lycéens français ignoraient le fait que la République d'Irlande était membre à part entière de la Communauté économique européenne. Pendant des années le nom de Eamon De Valera a été synonyme de la nouvelle indépendance irlandaise. Seul leader de la révolte de 1916 qui ait survécu, De Valera a régné sur la vie politique irlandaise pendant presque trois décennies sans interruption. Farouche défenseur de l'autonomie irlandaise et fidèle serviteur de l'Église de Rome, le chef historique du *Fianna Fail** croyait beaucoup aux vertus de l'autosuffisance, tant sur le plan culturel que sur le plan économique. En cela, il ne faisait qu'incarner la surenchère protectionniste de l'Entre-deux-guerres, mais la situation économique du pays connut une nette détérioration dans les années 30, lors d'une « guerre économique » avec l'Angleterre. Malgré les appels répétés du chef his-

torique du *Fianna Fail* en faveur de la modération et de la frugalité, De Valera ne put cacher indéfiniment une situation économique désastreuse. Des dizaines de milliers de jeunes Irlandais et Irlandaises ont alors quitté le pays pour chercher du travail aux États-Unis ou en Angleterre. Dans les années 50 on parlait des Irlandais d'Irlande comme d'une espèce en voie de disparition, les fameux « *vanishing Irish* ». Le successeur d'Eamon De Valera, Seaná Lemass, a changé radicalement la politique économique de son pays. Il a commencé à démanteler les barrières douanières et s'est tourné vers les entreprises multinationales pour stimuler l'économie et créer des emplois. L'adhésion de la République d'Irlande à la Communauté économique européenne n'a fait qu'accélérer le processus d'internationalisation de l'économie et accentuer l'implantation des entreprises exportatrices et le libre accès aux marchés européens.

L'ère de la modernité

Les résultats de cette réorientation économique dans la conjoncture embellie des années 60 ont été frappants. L'émigration s'est arrêtée, les grandes villes, mais surtout Dublin, ont connu une véritable explosion démographique et, pour certains écrivains et intellectuels, l'Irlande semblait enfin entrer dans la modernité. L'Irlande des chaumières et des tourbières, celle de la religiosité sans faille de l'idéologie nationaliste officielle, disait peu de choses aux jeunes habitants de la nouvelle banlieue tentaculaire de Dublin. De cette banlieue sont nées les voix contemporaines de l'expérience urbaine irlandaise : U2, Sinéad O'Connor, Dermot Bolger, Roddy Doyle. La crise d'identité était nourrie non seulement par les transformations économiques et sociales de la société, mais également par les événements survenant en Irlande du Nord. La mise en vigueur de l'internement politique en 1969 et la pratique systématique de la torture par les Britanniques dans les camps d'internement, le massacre de treize manifestants non armés par les soldats britanniques en 1972 et l'épuration ethnique des quartiers catholiques par les milices protestantes ont rendu l'opinion publique du Sud de l'Irlande très sensible aux revendications des nationalistes catholiques du Nord dans les toutes premières années du conflit. Pourtant, dès 1972, l'Armée républicaine irlandaise, l'IRA, commence à prendre comme cibles les cafés, les bars et les hôtels. Le bilan de cette nouvelle stratégie est sanglant. De nombreuses victimes innocentes meurent dans des attentats aveugles qui s'inscrivent dans une logique suicidaire. Du côté unioniste la réponse ne se fait pas attendre et les organisations paramilitaires loyalistes entament une campagne d'assassinats sectaires qui visent la population catholique tout entière. De plus en plus d'Irlandais sont fortement affligés par les images insoutenables d'une violence qui semble éloigner tout espoir de réunification de l'île. Parallèlement, les historiens révisionnistes s'attaquent au mythe, à la version nationaliste de l'histoire irlandaise ; ils mettent en évidence le culte de la force et de la lutte armée dans les écrits des historiens irlandais antérieurs. La remise en cause des idées reçues sur le rôle joué par l'Église catholique dans l'histoire du pays ou sur la vraie nature de certains patriotes déifiés selon les canons nationalistes a troublé beaucoup d'esprits. Les certitudes d'autrefois se sont imprégnées d'un doute et d'un malaise qui ont rendu problématique toute notion d'identité définie.

L'urbanisation — un tiers de la population de la République habite aujourd'hui Dublin — et la modernisation en Irlande n'ont pas entraîné une révolution tranquille à la québécoise. Certes, la société a vu s'opérer une libéralisation des mœurs, la quasi disparition de la censure sur les livres (***Ulysse*** de Joyce était rangé dans l'enfer de la censure irlandaise jusqu'aux années 60) et la télédiffusion d'émissions qui osaient aborder des sujets autrefois tabous. Mais le divorce est toujours interdit, l'avortement est un crime, les actes homosexuels entre personnes consentantes demeurent illégaux et la plupart des écoles irlandaises restent entre les mains du clergé. Deux référendums (l'un sur l'avortement en 1983, l'autre sur le divorce en 1986) ont montré l'ampleur de la résistance aux tentatives de libéralisation et de laïcisation de la société. L'interdiction frappant l'homosexualité pourrait être levée, car un nouveau projet de loi doit être présenté prochainement au Parlement, et les Irlandais seront de nouveau appelés à se prononcer sur le divorce lors d'un référendum ; mais les changements se font lentement et sont loin d'être révolutionnaires.

Pourquoi l'Irlande et le Québec, ces deux communautés aux destins apparentés — soumises toutes deux au pouvoir britannique et à l'Église catholique — ont-elles connu un rythme d'évolution si différent ? La réponse *classique* ne s'embarrasse guère des nuances : les Irlandais sont de pauvres arriérés qui ont raté le train des Lumières et se complaisent dans la bigoterie et une obéissance servile au diktat de l'Église romaine ! La réalité, on s'en doute, est autrement plus complexe. D'abord, la répression dont étaient victimes les catholiques irlandais aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles a été bien plus féroce que ce qu'ont pu connaître les Québécois à la même époque, proximité oblige. Ainsi, par voie de conséquence, la résistance irlandaise s'est identifiée étroitement à la sauvegarde de la foi catholique. Deuxième élément d'explication : l'abandon par la majorité des Irlandais de leur langue maternelle, le gaélique, au XIX^{e} siècle, les privait d'un puissant marqueur d'ethnicité, la langue. Dès que les Irlandais ont commencé à parler la langue du maître, il ne leur est resté que la religion pour se distinguer des Anglais. Bien sûr, par la suite, ils ont su transformer cette langue et créer leur propre littérature nationale de langue anglaise. Il n'en reste pas moins que le choix de la religion comme emblème de leur différence ne laissait pas aux Irlandais la marge de manœuvre qu'avaient les Québécois envers la religion puisque ceux-ci conservaient la langue française, garant fondamental de leur québécitude.

La victoire de Mary Robinson

Dans tous les combats contre l'emprise des Églises sur la vie politique du pays (protestante au nord, catholique au sud), les femmes se trouvent presque toujours en première ligne. Longtemps considérée comme gardienne des valeurs nationalistes et religieuses, Marie soumise, toute dévouée à l'éducation de ses enfants et à la transmission des valeurs irlandaises si près des fameuses valeurs canadiennes-françaises, la femme irlandaise jouissait d'un prestige symbolique qui l'excluait de toute forme de vraie participation économique, politique et sociale. À l'instar d'autres sociétés traditionnelles en Europe, la société irlandaise connaît des années 60 et 70 marquées par les revendications et les luttes des mouvements des femmes, l'affrontement avec le pouvoir clérico-politique, bien plus coriace qu'ailleurs et déterminé à ne pas céder aux « effrontées » de la contestation. La victoire de Mary Robinson aux élections présidentielles en 1991 était un événement de toute première importance, moins à cause du pouvoir réel dont jouit un président irlandais qu'à cause de sa signification pour les femmes ; cette victoire montre aux Irlandaises qu'elles peuvent accéder aux postes les plus importants de la société irlandaise. D'ailleurs, lorsque la nouvelle présidente accéda officiellement à son poste, les photos reproduites à la une des journaux irlandais étaient révélatrices : une grande dame vêtue de bleu y apparaissait, noyée dans l'immense grisaille des notables masculins. ▸

La question du gaélique

L'une des premières tâches que s'est imposées la nouvelle présidente irlandaise a été de réapprendre et de perfectionner son gaélique. La langue qui est parlée couramment et quotidiennement par environ cinq pour cent de la population de l'île suscite d'innombrables polémiques, la plupart sur le mode élégiaque. Entre la foi aveugle et l'ironie malicieuse, il est parfois difficile de déceler la vérité de la situation politico-linguistique. L'indifférence des clercs, le caractère obligatoire et ennuyeux de l'enseignement du gaélique et surtout le décalage entre les discours officiels sur l'importance de la langue et la pratique réelle ont beaucoup nui aux efforts des militants en faveur du rétablissement du gaélique comme langue nationale du pays. Son statut de première langue officielle paraît bien chimérique quand on pense aux débats du parlement national qui se déroulent presque exclusivement en anglais. La situation dans les *Gaeltachtaí*, situés dans l'ouest du pays où l'on parle le gaélique, est dramatique. Ces régions, envahies par l'émigration, résistent mal à l'anglicisation. En fait, pour ce qui est de la question linguistique, l'espoir est aujourd'hui dans les villes. Une forte croissance du nombre d'écoles de langue gaélique dans les grandes villes irlandaises, l'apparition d'une toute nouvelle station de radio à Dublin, la création de diplômes universitaires de langue gaélique dans les universités dublinoises attestent un renouveau d'intérêt pour la langue dans les milieux urbains jusqu'alors considérés comme hostiles. Le gaélique, pour ces nouveaux citadins *irlandophones*, n'est plus synonyme d'un monde rural et passéiste, voué au culte de la Foi et de la Patrie. Le droit de parler sa langue relève désormais des droits fondamentaux des minorités et se situe dans une logique *écologique* qui n'a rien à voir avec le vieux discours revanchard sur les maudits Anglais. La survie de la langue se révélera difficile mais sa mort est loin d'être certaine.

Le miroir fêlé

Toute société de la périphérie doit conjurer les démons du nombrilisme. Une île qui a longtemps vécu à l'ombre du royaume de sa Majesté britannique emprunte à tâtons le chemin de la décolonisation intellectuelle. À ce moment de l'histoire de l'Irlande, l'Europe lui offre enfin la possibilité d'abandonner ce que Joyce appelait le miroir fêlé du serviteur, de sortir du seul contexte anglo-irlandais pour se situer en Europe, avec tout ce que cela implique de positif pour sa propre image. Le risque de voir l'axe européen mener à un appauvrissement disparaît si l'on prend en compte la très importante diaspora irlandaise qui a marqué à sa façon des pays aussi différents que le Québec et l'Argentine. Île, mère-patrie, ancienne colonie, haut-lieu de pratique religieuse, théâtre de luttes fratricides, réservoir d'écriture inépuisable et d'auto-réflexion obsessionnelle, l'Irlande est moins l'écomusée de nos hantises passées que l'écran de nos projections futures. ■

par Michael Cronin**

* Fianna Fail (Soldats de la Destinée) : l'un des deux grands partis politiques de la République fondé en 1926 par Eamon De Valera dont le programme réclamait une politique plus ferme vis-à-vis de l'Angleterre, préconisant notamment l'aboliton du serment d'Allégeance à la Couronne et une politique économique axée sur le protectionnisme.

** Ex-directeur de la revue ***Graph***, Michael Cronin est maître-assistant à la faculté des lettres de Dublin City University. Il travaille actuellement sur une histoire de la traduction en Irlande.

Dans les Falls. La révolte des ghettos a eu lieu, mais la liberté se

UN PAYS MALADE

« Dia's Muire dhuit ! » L'hôtesse prononce c
Lingus quitte l'aéroport d'Heathrow en di
***par le héros de David Lodge dans** Un to*
membres de la puissante Église irlandaise
donc quelqu'un pour donner l'absolution g
L'avion vient de se poser à Dublin. En tou
le voyage, à cinq mots d'irlandais.

L'irlandais n'est guère plus présent dans le paysage urbain de la capitale. Il en serait d'ailleurs totalement absent si la loi n'obligeait pas à identifier les plaques odonymiques dans les deux langues officielles du pays. Dans les rues, on n'entend que l'anglais. La télévision n'offre tout au plus qu'une douzaine d'heures en irlandais par semaine. Pour entendre parler irlandais, il faut faire partie d'un réseau d'initiés, très probablement sympathiques à la cause de l'IRA (on peut en obtenir les coordonnées en s'adressant au MI5* avant de quitter Londres), ou bien fréquenter un ou deux pubs voisins des bureaux du *Bord na Gaeilge* (en quelque sorte l'Office de la langue irlandaise). Ou encore aller dans les *bantoustans* irlandophones, *Gaeltachtaí*, situés aux extrémités ouest et sud-ouest du pays. Partout ailleurs, on n'entend que la langue de l'ancien colonisateur. Langue prononcée d'ailleurs avec un fort accent local, de sorte que, pour plusieurs, c'est cette variété régionale très marquée de l'anglais et non la vieille langue celtique qui constitue le signe distinctif de l'identité irlandaise.